

Exposé fait devant le groupe DECERE

Strasbourg, le 28 octobre 2014

Europe et christianisme aujourd’hui¹ »

Peut-on parler – et si oui en quel sens – des fondements bibliques de l’Europe ?

Gérard SIEGWALT

I. L’Europe et le christianisme dans le passé

L’empreinte du christianisme sur l’Europe, pour indéniable qu’elle soit, n’est pas univoque

1. Il n’y a pas que les racines chrétiennes, et déjà juives, mais aussi :

- les racines grecques et latines ;
- les racines (plus lointaines et plus diffuses) égyptiennes, mésopotamiennes, etc.
- les racines ethniques diverses : germaniques, celtiques, slaves, etc.,
- les racines arabo-musulmanes (voir période musulmane en Espagne).

2. Les racines proprement chrétiennes sont non univoques : qu’est-ce qui, dans ces racines, est chrétien et qu’est-ce qui ne l’est pas ? C’est la question de l’authenticité ou vérité chrétienne de ces racines qui est ainsi posée et donc aussi la question du discernement (critique) entre ce qui, dans l’inculturation européenne du christianisme, est authentiquement chrétien et ce qui est perversion du christianisme.

L’Europe, une donnée incertaine

L’Europe est une donnée relativement incertaine, tout comme l’est, aujourd’hui, le christianisme européen.

1. L’Europe est une « fiction » d’abord géographique (il n’y a pas de frontières géographiques évidentes) puis culturelle :

– il y a une pluralité de cultures d’origine en Europe (pluralité de peuples, de langues, d’histoires, de traditions...) : l’Europe est un *melting-pot* – non pas d’intégration, comme aux États-Unis, mais – de juxtaposition et de coexistence, les unes à côté des autres, de nations diverses ;

– l’Europe culturelle dominante – chrétienne – s’est, sous bien des aspects, exportée non seulement dans le Nouveau Monde (Amérique) mais, depuis bien plus longtemps, au Moyen-Orient (d’où par ailleurs elle vient partiellement en tant que chrétienne et dans lequel elle rayonne en tant qu’européenne), voire, pendant des siècles de manière plus discrète et aujourd’hui puissamment, jusqu’en Extrême Orient, et également, surtout dans l’ère de la colonisation, en Afrique. La réciproque est vraie également : l’Europe a beaucoup importé d’ailleurs ! Comment, dans ces conditions, tracer des frontières précises ?

2. Le christianisme – qui est *une* racine, même si elle est la racine longtemps triomphante de l’Europe (« Occident chrétien ») – apparaît à la fois comme un simple vernis qui recouvre ces données et en même temps comme une sorte de référence commune. Le déclin de cette racine chrétienne a commencé (et, paradoxalement, son triomphe s’est attesté) avec la Renaissance et puis le Siècle des Lumières, et a abouti avec la promulgation des Droits de l’être humain, après les États-Unis, lors de la

¹ Texte inédit. Exposé fait à Strasbourg, le 28 octobre 2014, devant le groupe DECERE, « Démocratie, Construction européenne et Religions ».

Révolution française en 1789. Déclin et triomphe : à la fois mise en cause du christianisme en tant qu'Église de pouvoir et aboutissement de l'esprit du christianisme (certes de manière non univoque).

Le christianisme, force d'union majeure

Le christianisme a été la force d'union majeure (non, comme dit, au sens de l'intégration mais de la coexistence) de cette diversité en cet ensemble fictif appelé Europe.

1. À partir de Constantin, le christianisme est devenu la religion d'État (« chrétienté constantinienne », multitudiniste), avec tous les problèmes que cela soulève : tentation théocratique du christianisme, collusion trône et autel (ou État et Église), conflit de primauté entre État et Église.

2. Par ailleurs, le christianisme européen porte toutes les marques de son histoire mouvementée et conflictuelle.

La question du judéo-christianisme

Reste la question du judéo-christianisme, étant entendu que le christianisme qui a triomphé en Europe est le pagano-christianisme. Si le terme « judéo-christianisme » renvoie à la relation entre le judaïsme et le christianisme, deux choses doivent être notées :

1. Au vu de deux millénaires d'histoire européenne, on ne peut que constater la permanence du schisme entre le judaïsme et le christianisme, même si, après la *Shoah*, ce schisme est devenu plus « dialogique » et si, surtout, les relations entre les deux religions sont marquées par le respect réciproque.

2. La conscience de l'enracinement du christianisme dans le judaïsme (ou plutôt du Nouveau, le second Testament, dans l'Ancien, le premier Testament), est généralement vivante du point de vue théologique et spirituel, mais ne porte pas tous ses effets au plan des religions – juive et chrétienne – comme telles : le dialogue qui existe entre elles (et là où il existe véritablement) se fait généralement (il y a des exceptions) plus dans un esprit de tolérance respective que de quête dans un sens réciproquement critique.

Conclusion

1. Depuis l'origine, l'Europe a été plus une tâche qu'une réalité.

2. De même pour le christianisme.

La question « Europe et christianisme aujourd'hui » n'est pas traitée quand on l'aborde par l'histoire ; on fuit alors plutôt la question qui est, à la vérité, un *défi* actuel, celui de savoir quelle contribution le christianisme peut apporter aujourd'hui à l'Europe ?

II. Fonder le christianisme (dans l'Europe d'aujourd'hui) dans ses racines bibliques

« Je n'ai jamais dit que le christianisme avait échoué, j'ai dit qu'il n'avait pas encore été essayé » (Théodore Monod).

L'essai de l'Europe depuis la Deuxième Guerre mondiale, pour novateur, courageux, persévérant et généreux qu'il soit, quelles en sont les bases spirituelles susceptibles de l'approfondir et de le renouveler dans la durée ?

Le christianisme, réalisation en devenir

Le christianisme qui, tout comme l'Europe, est une réalisation en devenir et donc une tâche plus qu'une réalité empirique, n'existe jamais autrement qu'au cœur de l'humanité, en l'occurrence – dans notre cas d'espèce – : l'Europe.

1. Cette compréhension du christianisme implique le rejet d'un christianisme supranaturaliste (extrincésiste : Dieu se situe hors du réel) et est fondée dans l'affirmation que Dieu – le Dieu biblique – se révèle dans, avec et à travers le réel tel qu'il est, autrement dit qu'il est Dieu en relation (avec le réel). C'est là le « lieu » de la notion biblique d'*alliance*.

– La notion biblique d'alliance est double : 1) il y a une alliance « œcuménique », concernant toute l'*oikouménè* (terre habitée), et qui actualise la création qui est l'alliance fondamentale (Gn 1 suiv.) : c'est l'alliance de Dieu avec Noé (alliance noachique) – Noé, le père (historique, à vrai dire pré-historique) de l'humanité (Gn 5-11) dont Adam est l'archétype ; 2) au sein de cette alliance œcuménique et en tension critique avec elle, il y a une alliance particulière, celle qui, commençant avec l'élection d'Abraham (alliance abrahamique), trouve son aboutissement avec Moïse dans l'alliance sinaïtique (Ex 19 suiv.).

– Le Nouveau Testament réfère la révélation de Dieu en Christ, dans laquelle il voit l'accomplissement de l'alliance abrahamique-sinaïtique et donc de l'histoire de salut particulière, aussi bien et de manière spécifique au Dieu rédempteur (alliance abrahamique-sinaïtique) que également de manière générale au Dieu créateur (alliance de la création) et, partant, à l'alliance noachique.

2. La double notion biblique d'alliance fonde l'ouverture – critique/discernante – essentielle du christianisme tant vis-à-vis de l'humanité en général que vis-à-vis d'Israël entendu comme judaïsme en particulier (caractère non absolutiste, mais dialectique, de la notion d'alliance).

– Cette ouverture est celle vis-à-vis des autres religions et cultures et donc des « nations » (*gojim*), sans exclusive. Par principe, l'Europe y est comprise.

– Elle est par conséquent aussi celle vis-à-vis de l'islam, dont le Coran se situe aussi bien par rapport à Noé (alliance noachique) que par rapport à Abraham (alliance abrahamique) et ainsi l'histoire du salut passant, selon lui, principalement par Ismaël. Le Coran qui établit une nouvelle « relativisation » – nouvelle par rapport à celle que le Nouveau Testament opère par rapport à l'Ancien Testament : celle du Nouveau Testament à la suite de l'Ancien à partir du Coran – impose au christianisme de se situer critiquement par rapport à lui, tout comme il a à se situer critiquement par rapport aux autres religions et cultures.

– L'ouverture particulière du christianisme au judaïsme suppose l'ouverture générale mentionnée et situe le judaïsme également dans une relation critique/discernante par rapport aux autres religions, cultures et peuples.

3. La norme (critère) de l'ouverture du christianisme est donnée dans ce qui est le « cœur » de l'alliance abrahamique-sinaïtique et également le « cœur » de l'Évangile de Jésus : c'est le « monothéisme » (Dt 6, 4 ; Mc 12, 29 suiv.) comme « récapitulation » de toutes choses dans le Dieu rédempteur qui est déjà le Dieu créateur (Adonaï – le Christ, Ep 1, 10) : le monothéisme biblique est un monothéisme récapitulatif, il récapitule dans le Dieu biblique toutes les divinités (*Elohim*).

4. Toutes ces données énumérées sont des données « basiques » (fondamentales) non simplement du point de vue chronologique mais comme données permanentes (continûment fondatrices) et par conséquent comme « structurant » (et comme susceptibles de transformer) aujourd'hui tant le christianisme empirique que l'Europe empirique.

La contribution du christianisme

La contribution du christianisme à la construction de l'Europe, qui tient au caractère essentiellement dialectique et donc – critiquement – corrélatif du christianisme, est celle de l'affirmation de foi monothéiste du christianisme.

1. L'enjeu est celui de l'*actualité* des racines bibliques et donc du monothéisme du christianisme pour l'Europe.

– L'enjeu tient au fait que pour la Bible Dieu n'est pas celui d'hier sans être celui d'aujourd'hui et celui de demain : « il est, il était, il vient » (Ap 1), celui qui est « le même hier, aujourd'hui et éternellement » (He 13, 8). Dieu est le Dieu vivant, qui ne peut être découvert dans le passé qu'à partir du présent, et qui ne peut être discerné dans le présent comme ce qui ouvre à l'avenir qu'à la lumière de sa révélation passée telle qu'attestée dans les textes fondateurs des deux Testaments bibliques. (Affirmation de la continuité du Dieu biblique en tant que vivant).

– L'enjeu tient également au fait que nous parlons de l'Europe en construction aujourd'hui. Nous parlons donc de l'*actualité* du monothéisme chrétien pour l'Europe dans sa construction.

2. L'enjeu est celui de la *pertinence* du monothéisme chrétien pour la construction de l'Europe.

– L'affirmation monothéiste est une affirmation de foi, non une arme politique, laquelle est une perversion de l'affirmation de foi qu'elle instrumentalise dans une visée de pouvoir temporel. L'affirmation de foi doit rendre compte d'elle-même quant à sa pertinence au plan temporel et donc au sens du *bien commun* : cette pertinence s'éprouve dans la capacité de l'affirmation de foi monothéiste à discerner entre ce qui construit le bien commun et ce qui le détruit (et dans ce sens entre le vrai et le faux), en soumettant les différents pouvoirs temporels (évoqués par l'apôtre Paul : « les puissances, les dominations, les trônes, les autorités ») : pouvoirs politiques, sociaux, économiques, financiers, juridiques, culturels, religieux... – ces pouvoirs sont, en tant que tels, tous partiels voire partiaux – à un « principe » qui est plus qu'un principe, à savoir l'Un vivant qui porte le multiple toujours tenté par la division et qui est seul capable d'unifier – sans uniformiser – le multiple en faisant droit à chaque partie dans un tout toujours ouvert parce que toujours plus grand que ce qui peut en être saisi. L'affirmation de foi monothéiste est source d'inspiration pour la raison qu'elle motive dans sa responsabilité de servir à la fois le bien particulier et le bien commun, puisqu'aussi bien le particulier et l'universel sont fondés dans Celui que la foi appelle Dieu et ne trouvent leur coordination juste et vraie que dans l'ouverture à l'instance de transcendance s'attestant comme telle au cœur du réel.

– La foi tout comme la raison sont humaines et par conséquent finies, relatives et ainsi faillibles. Elles n'existent qu'en s'effectuant, et en s'effectuant elles posent des faits qui, dans leur caractère « signifiant » même, tout en pointant au-delà d'eux, ne peuvent se soustraire à leur caractère fini : elles ne dépassent jamais une certaine ambiguïté, mais se renouvellent en se ressourçant : la raison dans le tout du réel et la foi dans l'Un vivant, et en trouvant ainsi la motivation et, partant, le courage et la force toujours neufs pour leur toujours nouvelle effectuation. Foi et raison se sont données comme les deux pieds de l'être humain debout et en marche, et elles sont essentiellement corrélées l'une avec l'autre dans un sens réciproquement critique : la foi a besoin du discernement de la raison, la raison a besoin du discernement de la foi. Jamais l'humanité ne se « saisira » de la transcendance qui la fonde (ce serait la fin de l'histoire), mais jamais non plus la transcendance – le tout toujours ultimement inaccessible pour la raison, l'Un vivant pour la foi – ne manquera à l'humanité s'ouvrant à elle.

– L'Europe, plus qu'une réalité (laquelle est toujours incertaine), est un projet de foi et de raison. On parle bien de *construction* de l'Europe. La contribution du christianisme à l'Europe est liée à sa capacité à faire voir la pertinence du monothéisme chrétien au regard de l'Europe telle qu'elle est dans sa diversité, ses tensions voire conflits, et donc à nourrir, en le motivant, le projet européen.

– Le projet européen, au regard du monothéisme chrétien, ne saurait être vu dans sa légitimité qu'en relation avec les autres parties du monde, et donc en référence à la construction du reste du monde.

3. L'enjeu est celui de la *crédibilité* du christianisme avec son affirmation de foi monothéiste.

– Cette crédibilité se joue largement au niveau de l'Église chrétienne en tant que porteur de fait de l'affirmation de foi monothéiste, et elle tient à la question : l'Église en tant que sa première destinataire, est-elle servante authentique de cette affirmation de foi, ou se conduit-elle comme sa maîtresse, en la pervertissant par là-même ?

– La où – et pour autant que – l'Église est servante vraie de l'affirmation de foi monothéiste, elle contribue, au sein de l'humanité « œcuménique » et singulièrement et en l'occurrence au sein de l'Europe, à la construction de l'unité des peuples dans le respect de leur diversité et donc de leurs différences, se sachant, et vivant, au service du bien commun et incitant par son témoignage les peuples à ce même service. L'Église n'est, c'est-à-dire ne devient, de plus en plus elle-même qu'en vivant dans une relation réciproquement critique avec les peuples, et donc aussi les cultures et les religions dans leurs différences, en ayant en vue le bien commun et en le poursuivant dans le dialogue (comme dit : réciproquement critique) avec ces peuples.

– Si l'Église chrétienne prive le christianisme avec son affirmation de foi monothéiste de sa crédibilité, celle-ci trouve d'autres porteurs, dans et en dehors de l'Église chrétienne, pour témoigner du caractère libérateur, transformateur et unificateur de l'affirmation de foi monothéiste.

Conclusion

1. Partant de la conclusion du premier point, à savoir que l'Europe tout comme le christianisme sont une tâche perpétuelle, cette tâche – celle de l'Europe et celle du christianisme pour la construction de l'Europe – est celle du bien commun des peuples concernés.
2. La contribution du christianisme à la construction de l'Europe est liée au cœur même du christianisme, à savoir l'affirmation de foi monothéiste. Il en appert qu'un christianisme vivant – vivant sa plénitude chrétienne – contribue à une Europe vivante, et qu'un christianisme manquant de vie et de plénitude manque de sel et de lumière pour stimuler la construction de l'Europe.
3. La confession de foi monothéiste est déjà celle du judaïsme et est encore celle de l'islam. Si dans chacune de ces trois religions monothéistes (abrahamiques) elle est autrement comprise, cela ne peut que fonder la nécessité du dialogue réciproquement critique entre elles, non pour se combattre (l'histoire a montré et montre jusqu'à aujourd'hui le caractère contre-productif voire démoniaque et en tout cas spirituellement et théologiquement stérile des exclusions réciproques) mais pour « apprendre quelque chose de l'autre pour soi » (Mgr Claverie), l'enjeu du dialogue interreligieux étant « qu'en construisant la paix, il convertit par là-même les uns et les autres davantage à Dieu, source de vérité, de liberté, d'amour et de courage » (Charte de la Fraternité d'Abraham). On peut rappeler ici : « pas de paix entre les peuples sans paix entre les religions » (Hans Küng).
4. Le dialogue interreligieux s'étend au-delà des trois religions monothéistes et veut stimuler toutes les religions concernées à œuvrer pour le bien commun et ainsi, en l'occurrence, pour la construction de l'Europe.

